

MARIANA

LA FILLE D'À CÔTÉ

ZAPATA



La fille d'à côté

MARIANA
ZAPATA

La fille d'à côté

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Barbara Versini*



Titre original
WAIT FOR IT

Editing by Hot Tree Editing

© Mariana Zapata, 2016

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2019

Remerciements

Merci aux lecteurs de ce roman, du prochain et de tous ceux que je mûris lentement. Chaque fois que je publie un livre, je me dis que vous ne pouvez plus me surprendre, et pourtant... Merci à ceux qui me suivent depuis le début comme à ceux qui viennent de me découvrir. Sans vous, je n'en serais pas à mon sixième roman.

Un immense merci à mon amie Eva. Eva, je ne sais pas si je serais venue à bout de ce récit sans toi pour supporter mes jérémiades, mes crises de panique et mon stress, sans toi pour lire mes brouillons et me donner de précieux conseils. Tu es une amie formidable et je t'en suis infiniment reconnaissante.

Merci à Letitia Hasser de RBA Design pour cette superbe couverture ; à Jeff de Indie Formatting Services, pour l'excellent formatage du texte ; à Virginia et Becky de Hot Tree Editing pour avoir su ménager ma sensibilité au moment des corrections ; à Lauren Abramo de Dystel & Goderich pour avoir fait publier mes livres dans un format que je n'aurais jamais envisagé.

À mes amis bêta-lecteurs, merci de votre aide !

Un grand merci à Kaitlyn, alias Pickles, pour avoir répondu à mes mille et une questions concernant le base-ball.

Un très grand merci aux gens qui valent pour moi tout l'or du monde : maman et papa, Ale, Eddie, Raul,

Isaac, ma famille Letchford et tous les membres de ma famille Zapata/Navarro que je n'ai pas cités.

Et le dernier remerciement, mais non le moindre, pour mes trois amours : Chris, Dor et Kai, qui sont là pour me rappeler ce qui compte vraiment.

Note de l'auteur

J'ai pris quelques libertés avec les lois sur l'adoption. Dans mon monde imaginaire, Dallas pourrait adopter Louie.

*À mon véritable amour,
la seule à qui je confierais ma protection
en prison : ma sœur, Ale.
En écrivant ce livre,
j'ai essayé d'imaginer ma vie sans toi...
et ça ne m'a pas plu. Du tout.
Heureusement, comme chacun sait,
la mauvaise herbe est indestructible.
Aussi suis-je condamnée à t'avoir sur le dos
(et je ne voudrais pas qu'il en soit autrement).*

1

Je me réveillai en hurlant.

Si l'on peut dire, car je traînais depuis deux semaines une crève que je devais à Josh et qui transformait ma voix en celle d'un ado fumeur en pleine mue. En ouvrant les paupières, je découvris un démon miniature devant mon visage. Je me redressai en sursautant, et mon dos heurta la tête de lit. Les yeux qui me fixaient clignèrent. J'eus l'impression que mon âme quittait mon corps. Ce fut bref, mais terrifiant.

— Merde ! m'exclamai-je.

Je tendais déjà le bras pour m'emparer d'un oreiller – on se demande bien pourquoi, car je n'allais sûrement pas chasser la chose à coup de polochon – quand je me rendis compte que je faisais fausse route. Ce visage à quelques centimètres du mien dont les traits se fondaient dans l'obscurité n'était pas celui d'un disciple de Satan en modèle réduit, mais celui d'un humain. Un être humain de cinq ans, un petit garçon... *mon* petit garçon de cinq ans. Louie.

— Seigneur, Lou... marmonnai-je d'une voix sifflante, la main sur la poitrine.

Je n'avais pas encore trente ans et il allait me faire mourir avant l'heure. Ce n'était pas la première fois qu'il se glissait la nuit dans ma chambre et, depuis deux ans qu'il vivait avec moi, j'aurais dû m'y habituer. Louie était

un enfant adorable – le jour –, mais je n’arrivais pas à lui faire comprendre qu’on ne réveillait pas les gens en pleine nuit dans le noir parce que ça les terrorisait. Mon pauvre cœur était sur le point d’exploser.

— Jés... ! commençai-je.

Je me rattrapai à temps en marmonnant « jézupeur ». La dernière fois que j’avais prononcé en vain le nom du Seigneur devant les garçons, ma mère m’avait fait une scène.

— Tu m’as fait peur, merde ! repris-je.

Zut, ma langue avait encore fourché ! Je faisais de gros efforts pour surveiller mon langage – au moins devant Louie, car Josh était déjà une cause perdue. Mais les vieilles habitudes avaient la vie dure. D’un autre côté, Louie avait entendu pire que « merde » et « Jésus ».

— Pardon, *tía*¹ Diana, murmura-t-il de cette petite voix sucrée qui m’incitait à tout lui pardonner sur-le-champ.

— Lou...

Mon cœur battait encore à cent à l’heure. Est-ce que c’était dangereux ? J’étais trop jeune pour faire une crise cardiaque, non ? Je laissai glisser les couvertures sur mes genoux, tout en me massant la poitrine.

— Ça ne va pas ? demandai-je.

Il acquiesça d’un air grave.

Il ne faisait pas souvent des cauchemars, mais quand ça lui arrivait, il trouvait d’instinct le chemin de ma chambre... sans se demander si je dormais ou pas. Vu mon état comateux, je n’étais pas endormie depuis longtemps. J’avais tendance à être insomniaque et c’était seulement notre troisième nuit dans cette maison. Mon corps n’était pas encore habitué à un lit orienté différemment, à de nouvelles odeurs, aux bruits du quartier. Depuis le déménagement, je tripotais mon téléphone au lit jusqu’à ce qu’il me tombe pratiquement des mains.

1. « Tatie » en espagnol. (N.d.T.)

À travers les draps, des doigts menus se posèrent sur ma jambe.

— Je n'arrive pas à dormir, avoua Louie.

Il continuait à chuchoter, comme s'il était soudain soucieux de me ménager après m'avoir fait la peur de ma vie. Même dans le noir, sans son regard bleu naïf et totalement irrésistible, il parvenait à m'attendrir.

— Il y a trop de bruit dehors. Je peux venir dans ton lit ?

Je laissai échapper un long bâillement sonore qui me fit monter les larmes aux yeux.

— Du bruit ?

— Oui, je crois qu'il y a une bagarre à côté de ma fenêtre, répondit-il en se courbant pour me tapoter la jambe.

Je me redressai d'un bond. Lou avait une imagination débordante, mais pas à ce point-là. À trois ans, il prétendait être un perroquet et disait que la cuvette des toilettes était un abreuvoir pour les oiseaux, mais il nous avait épargné les amis imaginaires.

Et donc, s'il disait qu'il y avait une bagarre...

Une bagarre ? *Dans ce quartier ?*

J'avais visité une bonne cinquantaine de maisons avant de trouver la nôtre – cinquante maisons à vendre qui ne m'avaient pas convenu pour une raison ou une autre. Trop loin des écoles. Quartier malfamé. Jardin trop petit. Trop de travaux. Trop chère.

Aussi quand la femme de l'agence immobilière avait insisté pour m'en montrer *encore une*, je n'avais pas manifesté un grand enthousiasme. Elle avait quand même réussi à me convaincre de me déplacer. Il s'agissait d'un pavillon récemment mis sur le marché suite à une saisie, dans un petit lotissement. J'y étais allée sans trop y croire, mais... trois chambres, une belle façade, un grand jardin, et à peine quelques travaux d'embellissement à faire. Je n'avais pas hésité.

Diana Casillas, propriétaire... ce n'était pas trop tôt ! Entre les différents trous à rats dans lesquels j'avais successivement vécu et le trois-pièces où j'étais restée enfermée pendant deux ans avec les garçons, ce pavillon m'avait fait l'effet d'une lumière au bout d'un tunnel. Il n'était pas parfait, mais il avait du potentiel. Les écoles alentour étaient très bien et, cerise sur le gâteau, il se trouvait tout près du nouveau local de mon boulot, ce qui m'éviterait de perdre des heures en trajets.

Durant le laps de temps qu'il m'avait fallu pour conclure la vente, j'avais croisé certains de nos futurs voisins qui m'avaient fait bonne impression. La chambre de Louie donnait sur la maison d'un vieux couple – pas le genre de personnes qu'on imagine en train de se battre dehors en pleine nuit. Les autres étaient dans l'ensemble des familles comme il faut avec des enfants. Un quartier chaud avec des problèmes de criminalité, c'était justement ce que j'avais cherché à éviter.

Personne n'était donc censé se battre dans *mon* quartier, et encore moins la nuit.

— Tu peux dormir dans mon lit à condition de ne pas me donner des coups de pied dans le ventre, d'accord ? La dernière fois, tu as failli me casser une côte.

Ce n'était pas une façon de parler. J'avais eu une ecchymose énorme qui m'avait empêchée de me pencher en avant pendant plusieurs semaines.

En tendant le bras dans le noir pour allumer la lampe de chevet, je faillis la renverser. Tout en m'asseyant au bord du lit, je tirai Louie par l'arrière de son pyjama et fis mine de lui donner une fessée.

— J'ai pas fait exprès ! pouffa-t-il.

Possible, mais j'avais souffert pendant des semaines parce qu'il m'avait prise pour un ballon, prouvant d'ailleurs du même coup qu'il avait les capacités d'entreprendre une carrière de footballeur. On en avait déjà deux dans la famille, je trouvais que ça suffisait. À

présent que la chambre était éclairée, il pouvait user de son charme et m'adresser ce petit sourire coquin auquel je ne savais pas résister et qui me fit le même effet que d'habitude : tout me parut soudain plus supportable.

— Évidemment que tu ne l'as pas fait exprès...

Je lui adressai un clin d'œil et bâillai de nouveau en m'étirant.

— Je reviens dans une minute, essaie de te rendormir. Demain matin, mamie vient vous chercher tôt.

— Tu vas où ?

Il y avait toujours une pointe d'angoisse dans sa voix quand j'allais quelque part sans lui, comme s'il craignait que je ne revienne pas. Ça me fendait le cœur.

— Voir ce que c'est que ce bruit, expliquai-je calmement. Je reviens *tout de suite*.

Je tentai de mettre dans ces derniers mots suffisamment de conviction pour qu'il comprenne que seule une arme de destruction massive m'empêcherait de revenir. Mais je préférerais ne pas le formuler explicitement. Inutile de le lui rappeler à chaque instant, il fallait qu'il en prenne conscience de lui-même.

Il parut rasséréiné et se glissa sous les couvertures sans un mot, ce qui apaisa un peu mon sentiment de culpabilité. Il était tout dégingandé, avec un teint de pêche incroyablement lumineux – un mélange de l'héritage des ancêtres danois de sa mère et de notre côté mexicain. Aucun autobronzant ni aucun lit de bronzage n'aurait pu rivaliser avec cette nuance dorée.

— Dors.

J'éteignis de nouveau la lampe et me faufilai hors de la chambre en laissant la porte entrouverte derrière moi. Par chance, je m'étais couchée en short. N'étant pas encore habituée à la disposition de la maison, j'avancai la main pour suivre à tâtons le mur du couloir jusqu'aux chambres des garçons. Ils n'avaient pas peur du noir et nous n'utilisons pas de veilleuses. Mon frère et moi,

nous avons réussi à les convaincre que c'était le croque-mitaine qui avait peur d'eux, et pas le contraire. Par ailleurs, comme je n'avais pas encore eu le temps de m'occuper de la décoration des murs, je ne risquais pas de faire tomber des photos de famille.

Quand les garçons étaient venus vivre avec moi, je me levais plusieurs fois la nuit pour m'assurer qu'ils n'avaient pas disparu par magie, comme dans *Les enquêtes extraordinaires*. À présent, ça m'arrivait uniquement quand Louie me réveillait.

En entrant dans la chambre de Josh, je repérai d'abord un long corps poilu qui semblait prendre toute la place dans le lit – celui de Mac, soixante-douze kilos, notre chien et piètre chien de garde. Il était profondément endormi, totalement indifférent à ma présence dans la pièce. Pire encore, il n'avait même pas aboyé quand j'avais crié au moment où j'avais ouvert les yeux sur Louie. Un peu plus haut, la touffe de cheveux bruns de Josh, tellement semblable à la mienne et à celle de Rodrigo, dépassait de dessous le couvre-lit bleu qu'il avait choisi deux semaines plus tôt – à la place de la parure de lit Tortues Ninjas que je lui proposais. Il n'avait pas encore onze ans et il se trouvait déjà trop vieux pour les Tortues Ninjas. J'avais failli pleurer ! Je le revoyais encore dans sa grenouillère comme si c'était hier, merde !

Je quittai la chambre de Josh en tirant la porte derrière moi et me dirigeai vers celle de Louie, la plus petite de la maison, qui donnait sur la rue. Je n'y étais pas encore entrée que j'entendis déjà des cris. *Ce ne sont sûrement pas nos vieux voisins qui hurlent comme ça*. Quant aux voisins d'en face, ils avaient à peu près mon âge et un petit bébé.

Le quartier m'avait pourtant semblé sûr. Modèles récents de voiture dans les allées, pelouses soignées, façades bien entretenues : autant de signes qui semblaient

indiquer que j'avais déniché l'endroit idéal pour élever deux enfants. Il me rappelait d'ailleurs celui où j'avais grandi.

Rodrigo aurait approuvé mon choix.

Je remontai le store de Louie le plus discrètement possible pour regarder par la fenêtre et remarquai aussitôt une anomalie dans le paysage. Un peu plus loin sur la droite, deux voitures s'étaient arrêtées en plein milieu de la chaussée, de telle sorte qu'elles auraient bloqué la circulation s'il y en avait eu à cette heure-ci. Non loin des voitures, sous le lampadaire de rue, quatre hommes se battaient – comme l'avait supposé Louie.

Ou plus exactement, trois hommes encerclaient un quatrième. Trois contre un... J'avais vu suffisamment de bagarres à la télé pour savoir que ça n'aurait rien de bon.

Non, mais je rêvais ou quoi ? Même pas six mois d'état de grâce avant d'être témoin d'une agression dans mon quartier ? Circonstance aggravante : j'avais de bonnes raisons de penser que l'un des quatre énercumènes était l'un de mes voisins. Restait à savoir s'il était la victime ou un agresseur.

J'en étais là dans mes réflexions quand la victime supposée se prit un poing en pleine mâchoire. Il tomba à genoux en tentant sauvagement de rendre le coup, mais sans atteindre aucun de ses assaillants. Les trois autres profitèrent qu'il était à terre pour se jeter sur lui. *Seigneur...* Ils allaient le démolir et moi j'étais là à regarder. *À regarder...*

Mais je ne pouvais quand même pas y aller.

Si ?

Deux ans plus tôt, je n'aurais pas hésité à intervenir, mais à présent j'avais charge d'âme. Je devais d'abord penser à Louie et à Josh. La chambre dans laquelle je me trouvais, avec son lit une place au couvre-lit Iron Man, encore encombrée de cartons de jouets et de vêtements,

était là pour me le rappeler. Comment un petit garçon de cinq ans avait déjà pu accumuler autant d'affaires ? Ça me dépassait.

Le type à genoux venait de se prendre un coup de pied dans les côtes... *Bon sang...* Les trois autres étaient décidément très violents, peut-être même armés.

À travers le carreau de la fenêtre, je continuais à regarder le pauvre homme seul contre tous se prendre une volée de coups de poing. Quand l'un des agresseurs faiblissait, un autre le relayait. Pour une raclée, c'était une raclée. Il s'affala sur le côté mais, comme s'il n'avait pas déjà son compte, les autres continuèrent à le bourrer de coups de pied. Mon cœur quadrupla de volume. *Oh, mon Dieu...* On aurait dit une bande de hyènes s'acharnant sur une gazelle blessée. Ils allaient le tuer.

Et moi j'étais toujours plantée là, les bras croisés.

Je songeai à mon frère et une douleur familière me transperça le cœur – un mélange de chagrin, de regrets et de colère. N'étais-je pas bien placée pour savoir qu'une hésitation pouvait faire la différence entre la vie et la mort ?

S'il arrivait malheur à cet homme, je ne me le pardonnerais jamais. J'oubliai que les agresseurs étaient peut-être armés et qu'ils pouvaient se retourner contre moi. Et, bien sûr, je ne pensai pas une seconde à la réaction de mes parents ou à celle des garçons quand ils sauraient que j'étais intervenue toute seule et en pleine nuit dans une bagarre entre quatre inconnus. Il m'était tout simplement impossible de rester calfeutrée chez moi alors que quelqu'un avait besoin d'aide.

Avant de changer d'avis, je sortis en courant dans le couloir et filai directement vers la porte d'entrée, sans passer par ma chambre pour mettre des chaussures ou attraper mon téléphone. Par contre, j'avais en tête le sac de base-ball que Josh avait déposé près de la porte pour ne pas l'oublier demain quand il partirait avec ses

grands-parents. Tiens, d'ailleurs, il fallait que je commence à passer des coups de fil demain pour lui trouver une équipe... si j'étais encore en vie.

Mon devoir était de porter secours à cet homme. Parce que c'était normal, et aussi parce que je me devais d'être un modèle pour les garçons. Je n'avais pas envie de leur apprendre à fuir devant la difficulté.

Car à présent il ne restait plus que moi, mes parents et les Larsen pour modeler les adultes qu'ils deviendraient plus tard. J'en avais pris brutalement conscience le jour où on m'avait annoncé que j'étais leur tutrice, et je m'étais promis de faire de mon mieux. *À moi de jouer, maintenant.* Je n'avais pas le droit de rater leur éducation. Je tenais à ce qu'ils deviennent des gens bien et honorables, et je devais m'atteler tout de suite à la tâche, même si j'avais encore pas mal de temps devant moi étant donné qu'ils n'étaient encore que deux petits garçons tout juste capables de viser correctement la cuvette des toilettes. Je ne pourrais pas supporter que les enfants de Rodrigo tournent mal parce que leur père n'était pas là pour les élever. Il ne manquerait plus que j'aie ça sur la conscience.

Le sac de Josh était bien là où il l'avait laissé et j'attrapai au passage la batte qui en dépassait, tout en la soupesant. À l'instant où j'entendis claquer la porte d'entrée derrière moi, je fus brièvement tentée de battre en retraite. La partie de mon cerveau qui jugeait ma conduite saugrenue me déconseillait de risquer ma vie et me pressait de me réfugier sous mes couvertures. Mais le simple fait de penser de nouveau à Rodrigo suffit à la faire taire.

Tout en descendant les trois marches du porche menant à l'allée, je priai silencieusement pour que mon héroïsme ne se retourne pas contre moi. Quand j'atteignis le trottoir et que je constatai que Seul-contre-tous était encore encerclé et continuait à prendre des coups,

la panique me submergea. Comment était-ce possible que personne d'autre que moi n'ait entendu ? Je me posai la question, puis décidai que c'était secondaire. Je devais faire ce qu'il fallait – c'est-à-dire aider ce type et m'arranger pour rentrer chez moi en un seul morceau.

J'agitai donc ma batte à bout de bras.

— Les flics arrivent ! hurlai-je à pleins poumons. Laissez-le tranquille !

À mon grand étonnement, les trois hommes s'arrêtèrent aussitôt ; une de leurs jambes resta suspendue en plein mouvement et ils échangèrent des regards hésitants, ce qui me permit d'apercevoir vaguement leurs visages. Ils n'avaient aucun signe particulier. Ils étaient même tout à fait quelconques – plutôt grands et minces.

— Allez-vous-en ! hurlai-je de nouveau.

Ma voix s'enroua quand je constatai qu'ils ne bougeaient pas. J'espérais au moins que mon voisin était bien le type à terre et pas un des trois autres, sinon entrer et sortir de chez moi allait devenir une manœuvre à haut risque.

Une fois de plus, je me demandai pourquoi personne d'autre que moi ne se manifestait, avec tout le boucan que faisaient ces quatre-là. Mon cœur s'affolait, j'avais des sueurs froides et j'étais totalement terrifiée, bien que boostée par l'adrénaline, mais je ne regrettais pas d'être intervenue.

— Allez-vous-en ! répétais-je d'un ton plus assuré, totalement outrée d'assister à ça dans mon quartier.

Il y eut un murmure hargneux, puis l'un des agresseurs s'approcha de l'homme à terre pour lui balancer un dernier coup de pied, avant de cracher :

— On se reverra, fils de pute.

Sur ce ils regagnèrent leurs véhicules – deux dans le premier et le troisième dans l'autre – et démarrèrent sur les chapeaux de roue. C'était lâche de ma part, mais je me sentis réellement soulagée.

Avec des jambes molles comme des nouilles, je m'approchai lentement de l'homme à terre. Allongé sur le dos, il se tordait de douleur sans une plainte, en creusant le sol herbeux de ses talons. Il avait les bras croisés sur le visage et je remarquai ses avant-bras tatoués jusqu'aux poignets. Il dut sentir ma présence, car il redressa soudain la tête, roula sur le côté puis se mit à quatre pattes – position dans laquelle il s'immobilisa, comme s'il était incapable d'en faire plus.

Je lâchai la batte sur la pelouse.

— Oh là là, ça va ? demandai-je en me penchant sur lui.

Ce fut tout ce qui me vint à l'esprit. Il ne répondit pas et continua à fixer le sol. Sa respiration était saccadée et irrégulière ; un filet de salive et de sang coulait de sa bouche ; il toussa en crachant des expectorations rosâtres.

Comme il avait les mains à plat sur la pelouse, je pus voir qu'elles étaient elles aussi couvertes de tatouages. Ses phalanges maculées de sang prouvaient qu'il avait tenté de se défendre. Il ne savait peut-être pas se battre, mais il méritait un D pour l'effort.

— Hé, ça va ? répétais-je.

Je l'examinai pour essayer de me convaincre qu'il n'avait rien de grave, tout en sachant qu'il y avait de fortes chances pour que ce soit tout le contraire. J'avais vu de mes propres yeux ce qu'il venait d'encaisser. Après ça, il ne devait pas être en grande forme.

Sa respiration se fit plus rauque, puis il arrondit le dos et cracha de nouveau. J'eus l'impression qu'il respirait de plus en plus mal. Sous la lumière fluo du lampadaire, ses cheveux me parurent châtain clair, mais je pouvais me tromper. Son tee-shirt était taché de sang. Ses pieds nus me confirmèrent qu'il était bien mon voisin – personne ne sort se promener sans chaussures. Il avait dû ouvrir

sa porte aux trois types sans se douter qu'ils allaient lui tomber dessus.

— Je peux vous aider ? demandai-je d'une voix basse et mal assurée.

Il essayait vainement de décoller ses mains pour se mettre à genoux, mais ne réclamait pas mon aide, comme s'il n'avait pas conscience de ma présence – ou alors il avait décidé de ne pas en tenir compte.

Aussi je sursautai quand il tendit un bras vers moi mais, après un bref instant d'hésitation, je le saisis par le poignet et glissai mon épaule sous son aisselle. Les brins d'herbe de la pelouse m'effleurèrent les genoux. Je le sentis peser sur moi de tout son poids quand je calai son coude derrière ma nuque en glissant un bras autour de sa taille. Son haleine puait l'alcool ; l'angoisse me noua le ventre. Je ne connaissais pas cet individu, je n'avais pas la moindre idée de ce dont il était capable. Sérieusement... n'importe qui ne se fait pas tabasser devant chez lui. Il s'agissait d'un règlement de compte. Qu'avait-il bien pu faire à ces trois types pour qu'ils viennent le chercher chez lui en pleine nuit ?

Ça n'a pas d'importance. Quoi qu'il ait pu faire, trois contre un, ce n'est pas équitable. Voilà ce que je me répétais. Mais je n'en étais pas complètement convaincue.

Voyant qu'il poussait sur ses jambes pour se mettre debout, je me redressai aussi en le soutenant. *Bon sang ce qu'il est lourd...*

— Il faut que vous me disiez si ça va ou pas, insistai-je.

J'avais la gorge nouée. Je l'imaginai déjà en train de me claquer dans les doigts, victime d'une hémorragie interne. Il ne manquerait plus que ça...

— Hé, vous m'entendez ? Ça va ?

— Mais oui ça va, putain !

Telle fut la délicate réponse qu'il me fit, avant de cracher un jet de salive.

Ça n'allait pas si bien que ça, parce qu'il avait la voix de quelqu'un qui a essayé de courir un marathon sans entraînement et abandonne en plein milieu. Mais je ne pouvais quand même pas le traiter de menteur alors qu'il ne tenait pas debout.

— C'est votre maison ?

— Mmmm, grommela-t-il en réponse.

J'évaluai mentalement la distance qui me restait à parcourir avec cette masse de près de quatre-vingt-dix kilos. Comme toutes les maisons du quartier, la sienne avait un petit porche de bois, avec trois marches menant à la porte d'entrée. Je levai ma main libre pour les montrer du doigt.

— J'ai besoin de faire une pause. Vous allez vous asseoir sur les marches, d'accord ? proposai-je.

Mon dos était sur le point de lâcher.

Il me sembla qu'il acquiesçait, mais je ne pouvais pas en être certaine car je ne voyais que sa mâchoire couverte d'une épaisse barbe de bûcheron. Heureusement, il dut sentir que je ne tenais plus le choc parce qu'il s'arrangea pour me soulager d'une partie de son poids durant les six mètres qui nous séparaient du porche et qui me firent l'effet de six cents mètres. Il avançait légèrement courbé, en soufflant comme un bœuf. Arrivée devant les marches, je dus me placer face à lui pour l'aider à s'asseoir, ce qui me permit enfin d'étudier son visage.

Au premier coup d'œil, je me rendis compte qu'il était plus âgé que moi – peut-être dix ans de plus, ou vingt. Il faisait partie de ces hommes dont il est difficile de deviner l'âge. Il avait deux marques roses bien visibles sur les joues – une longue entaille au niveau d'un sourcil et une autre, plus petite, sur la lèvre inférieure, mais qui saignait tout autant. Sous le faible éclairage de la rue, il m'était impossible de déterminer sa couleur de peau, mais j'y voyais suffisamment pour me rendre compte qu'il avait le blanc des yeux strié de rouge – signe qu'il avait bu –, ce qui m'incita à m'accroupir à distance raisonnable.

Sauf si... et si ces yeux injectés de sang étaient le signe d'autre chose ? *Merde...*

— Vous êtes sûr que ça va ? demandai-je de nouveau, réellement inquiète.

Le tatouage sur sa gorge s'anima quand il déglutit, puis il ouvrit et referma plusieurs fois les paupières lentement, comme s'il était complètement désorienté. Ses yeux étaient fixés sur moi, mais son regard restait vague. Il souffrait peut-être bien d'une lésion cérébrale...

— Vous voulez que j'appelle une ambulance ? Ou la police ?

Cette fois-ci, il me regarda avec attention. Et la réponse fusa, sèche et vaguement furieuse :

— Non.

— Quand même, vous saignez...

Justement, un petit filet de sang coulait sur sa tempe. *Seigneur...*

— Non, répéta-t-il, le front plissé et un air buté qui m'amena à réviser mon jugement sur son pouvoir de séduction.

— Mais si, insistai-je d'un ton incrédule, les yeux écarquillés. Vous saignez.

— Je vous ai dit que ça allait, putain, grommela-t-il sans même se donner la peine d'essuyer le sang qui dégoulinait à présent le long de sa joue.

J'eus envie de le gifler pour lui apprendre à me parler sur ce ton, mais je me retins. Il venait de se faire tabasser ; à sa place, j'aurais sans doute été moi aussi d'une humeur de chien. Mais ce fut quand même d'un ton moins affable que je rétorquai :

— J'essaie de vous aider. Vous avez reçu des coups de pied. Vous avez peut-être une côte cassée, ou une commotion cérébrale...

Le filet de sang prenait la direction de son oreille. Comment pouvait-il prétendre qu'il se sentait bien ?

— Vous avez du sang sur le visage... touchez, si vous ne me croyez pas.

Je tapotai ma joue du bout de l'index pour lui montrer l'endroit, comme pour dire : « Espèce de débile mental, écoute un peu ce que je te dis. »

Il secoua la tête avec un soupir douloureux et se passa la main sur le visage, ce qui eut pour effet d'étaler le sang. Puis il contempla ses doigts rougis en fronçant les sourcils, l'air dépité, comme s'il n'en revenait pas d'être blessé après ce qui venait de se passer.

— Pas de flics et pas d'hôpital, je vais bien, répéta-t-il d'un ton de plus en plus sec.

Bon sang, les hommes... tous les mêmes.

À sa place, j'aurais déjà grimpé dans une ambulance en réclamant des examens. Mais à son expression butée – et je m'y connais en gros tête, parce qu'on reconnaît toujours ses pairs –, je n'avais aucune chance de le faire changer d'avis.

— Vous êtes sûr ? demandai-je une dernière fois, histoire de me laver de toute responsabilité.

Il me regarda de nouveau en battant lentement des paupières, avec une petite grimace de douleur qu'il s'empressa de réprimer pour ne pas me montrer qu'il n'était qu'un être humain et qu'il souffrait.

— Je vous ai dit que oui.

S'il continuait à me parler sur ce ton, j'allais terminer le travail que les autres avaient commencé. Mais son tee-shirt imbibé de sang me convainquit de me taire – fait à noter dans les annales. Il était blessé et avait visiblement du mal à respirer. Il avait peut-être une côte cassée, ou même un poumon perforé. Et si c'était le cas, qu'étais-je censée faire ?

La réponse était : rien. Je ne pouvais rien faire sans son accord. C'était un adulte responsable et il m'était impossible de l'obliger à quoi que ce soit.

Il était temps que je réintègre mes pénates. J'en avais fait assez. Sauf que... Je ne me voyais pas l'abandonner avec le risque qu'il tombe dans les pommes sur la pelouse.

— Très bien. Puisque vous préférez mentir et prétendre que vous allez bien, laissez-moi au moins vous aider à rentrer chez vous, murmurai-je.

J'étais prodigieusement agacée de ne pas pouvoir tout simplement le planter là en le laissant se débrouiller, et encore plus agacée qu'il balaie mes conseils d'un revers de la main, comme s'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter de son état.

Il demeura un instant les yeux mi-clos, puis acquiesça en me jetant un regard oblique. Un drôle de râle s'échappa de sa poitrine – non, mais ce qu'il pouvait être buté...

Je lui tendis la main pour l'aider à se relever, mais il la dédaigna. Il mit donc un certain temps à se remettre debout, pendant que j'attendais patiemment, la main en l'air, au cas où il changerait d'avis. Ce ne fut pas le cas. Il grimpa lentement les marches, seul, et je lui emboîtai le pas, prête à le rattraper. Il progressait courbé en deux, mais il était costaud et vraiment grand – il mesurait plus de 1,80 mètre. Comme il gémissait de douleur à chaque pas, je dus de nouveau me raisonner : puisque cet immense crétin ne voulait pas que j'appelle à l'aide, j'allais respecter sa décision, même s'il risquait de succomber à ses blessures. Mais son état m'angoissait tellement que je ne pus m'empêcher de faire une dernière tentative :

— Vous devriez aller vous faire examiner.

— Pas besoin d'examens, rétorqua-t-il d'un ton extrêmement grossier.

Tu auras essayé, Di. Tu auras essayé.

Il y avait une grille métallique de sécurité devant la porte d'entrée en bois et mon voisin ouvrit la première, puis la seconde, avant d'entrer. Je le suivis à l'intérieur.

Toutes les lumières étaient éteintes et il trébucha dans le noir, ce qui lui arracha de nouveau un gémissement. Je n'y voyais goutte, mais je pouvais suivre ses déplacements au son de sa progression hésitante car, soûl et mal en point comme il était, il se cognait partout. Je sentis une moquette sous mes pieds nus et priai mentalement pour qu'il n'y ait pas d'aiguilles par terre, ou quelque chose du genre. Un instant plus tard, après un dernier bruit sourd et deux déclics consécutifs, une lampe d'appoint s'alluma enfin.

Ça n'aurait pas été pire dans mon pire cauchemar. Sa maison était un véritable bordel.

Des piles de vêtements – propres ou pas – traînaient sur le canapé et les deux fauteuils du salon. Des câbles reliés à deux consoles de jeux pendaient de dessous l'écran de télévision géant fixé au mur. La table basse était jonchée de cannettes de soda et de bière ; le sol était couvert de serviettes en papier froissées, de tickets de caisse, d'emballages de nourriture à emporter et Dieu seul savait quoi encore...

Profitant qu'il traversait lentement le salon en ponctuant sa marche de soupirs douloureux, je continuai à balayer l'endroit du regard. Je remarquai une batte de base-ball dans une vitrine poussiéreuse et un trophée tout aussi poussiéreux sur la console à ma gauche. Cet endroit me rappelait le premier appartement que j'avais partagé avec Rodrigo. Après avoir quitté la maison de nos parents, on avait eu une période cradingue. Notre mère étant une vraie maniaque de l'ordre et de la propreté, ça nous avait fait du bien de nous lâcher. J'avais fait des progrès depuis, mais avec deux petits garçons à charge, un boulot à plein temps et des heures supplémentaires, j'étais plutôt laxiste côté ménage.

Mais dans cette maison, je ne savais même plus où poser les yeux. J'en avais les doigts de pieds qui se recroquevillaient.

Le type – enfin, l’homme – s’installa lentement dans un fauteuil inclinable, une main agrippée à l’un des accoudoirs.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas que j’appelle une ambulance ?

Il marmonna une sorte de « oui oui » tout en s’enfonçant dans son fauteuil, la tête contre le repose-tête, sa gorge tatouée animée d’un mouvement de déglutition.

— Certain ?

Cette fois-ci, il ne se donna même pas la peine de répondre.

J’hésitai devant ses vêtements tachés de sang et son visage tuméfié. Et en plus, ses agresseurs avaient parlé de revenir pour finir le travail.

— Je peux vous emmener à l’hôpital, insistai-je. Accordez-moi quelques minutes et...

Ça m’aurait vraiment coûté de réveiller Josh et Louie mais, s’il le fallait, j’étais prête à le faire.

— Pas d’hôpital, murmura-t-il en déglutissant de nouveau, les yeux fermés.

Je détaillai en silence les traits anguleux de son profil tout en pestant intérieurement. Je n’aimais pas me sentir impuissante.

— Est-ce que je peux appeler quelqu’un pour vous ?

Il me sembla qu’il secouait la tête, mais le mouvement fut tellement ténu que je pouvais tout aussi bien l’avoir imaginé.

— Non, ça va. (Pourtant, ce n’était pas l’impression qu’il donnait.) Vous pouvez partir, à présent, ajouta-t-il en s’agrippant si fort aux accoudoirs que ses phalanges devinrent blanches.

Je ne voulais pas l’abandonner dans cet état mais, d’un autre côté, rester seule la nuit dans la maison d’un inconnu déclenchait en moi pas mal de signaux d’alarme. C’était le genre d’imprudences que les femmes commettaient dans les films et ensuite elles se retrouvaient au

fond d'un trou, quelque part dans le sous-sol d'un psychopathe. Certes, la plupart des maisons n'avaient pas de sous-sol dans le comté de Texas Hill, mais ça ne me garantissait pas que je n'avais pas affaire à un tordu.

— Vous auriez du désinfectant, pour vos blessures ?

Il garda les yeux fermés et agita négligemment les doigts de sa main gauche pour me faire signe que non.

— Vous n'avez pas de désinfectant ? insistai-je. Vous avez une idée de la quantité de germes que les gens transportent sur leurs mains ?

Il ouvrit un œil pour me lancer un regard oblique que je jugeai extrêmement désobligeant. De son côté, ce qu'il trouvait désobligeant, c'était mon insistance.

— Je suis sérieuse. Il faudrait au moins désinfecter vos blessures.

Il me dévisagea un bref instant, puis referma son œil et remua de nouveau les doigts. Voilà qui était clair : il n'y aurait pas moyen de le raisonner.

— Mais putain, je vous ai dit que...

— Qu'est-ce qui se passe ? tonna soudain une voix sortie de nulle part.

Une grande silhouette venait d'apparaître sur le seuil de la pièce. Un homme. *Bon sang*. Il m'avait fichu une sacrée trouille !

— Rien du tout, grommela le blessé. Retourne te coucher.

Décidément, blessé ou pas, ce type était un ours mal léché, incapable de s'adresser normalement à quelqu'un.

L'autre, l'air endormi, continuait à se frotter les yeux et à froncer les sourcils, encore visiblement dans les vapes. Puis il étira le bras en direction du mur derrière lui et actionna la lumière du ventilateur de plafond.

Et là... *Oh là là...*

Il ne portait qu'un boxer noir. Je me trouvais à plus de trois mètres de lui mais il était évident qu'il était grand, sans doute encore plus grand qu'Ours-Mal-Léché.

Il avait le crâne pratiquement rasé à blanc, une barbe de dix jours, de longs membres, un large torse, des abdos bien dessinés et des cuisses interminables. Un grand tatouage marron et noir couvrait ses bras à partir des coudes, se déployait sur ses pectoraux, continuait sur les trapèzes et disparaissait dans son dos. Bref, il était hyper bien foutu et hyper musclé, bâti comme une star de porno. Ce fut en tout cas la première image qui me vint à l'esprit, signe que je matais trop de porno homo.

Je sus à quel moment précis il remarqua ma présence parce qu'il eut un sursaut et se redressa de toute sa hauteur.

— Vous êtes qui ? demanda-t-il lentement et sèchement, d'une voix rauque de sommeil.

Je m'efforçai de maîtriser ma respiration qui s'affolait et me concentrai sur son visage tout en angles. Je l'aurais bien vu en gangster de la mafia russe dans un film. Il n'était pas vraiment beau, mais il avait un je-ne-sais-quoi de... Je m'éclaircis la gorge. *Concentre-toi.*

— Je l'ai aidé, expliquai-je. Dehors...

J'étais figée sur place, comme une biche éblouie par la lumière des phares.

N'était-ce pas évident ? Ours-Mal-Léché était couvert de sang. Pour quelle autre raison aurais-je pu me trouver ici ?

L'inconnu en boxer noir me scruta un instant sans ciller, immobile, puis son regard se tourna de nouveau vers le type sur le fauteuil.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Ours-Mal-Léché secoua la tête et se radossa à son fauteuil, avec ce petit mouvement de doigts qui réclamait qu'on lui fiche la paix.

— Rien. Occupe-toi de tes fesses et retourne te coucher.

Bon, c'était peut-être le moment de prendre congé... J'éprouvai de nouveau le besoin de m'éclaircir la gorge,

mais heureusement aucun des deux hommes ne parut le remarquer.

— Bon, murmurai-je, je crois que je vais rentrer chez moi...

— Qu'est-ce qui s'est passé ? répéta l'homme en boxer.

Pas besoin d'être un génie pour comprendre que la question s'adressait à moi, étant donné qu'il me regardait, les yeux mi-clos, les sourcils froncés.

— Rien du tout, je t'ai dit ! s'énerva Ours-Mal-Léché en posant une main lasse sur ses yeux.

L'autre ne lui accorda même pas un regard. J'aurais juré que ses narines avaient frémi et je voyais nettement ses poings s'ouvrir et se fermer.

— Pouvez-vous m'expliquer ce qu'il fait vautré dans ce fauteuil, et pourquoi il a la tête de quelqu'un qui vient de se faire tabasser ? demanda-t-il d'une voix basse, presque éraillée.

C'est peut-être justement parce qu'il s'est fait tabasser ? J'ouvris la bouche, puis la refermai. Ça suffisait comme ça. J'avais juste envie de foutre le camp et je ne devais absolument rien à ces deux-là.

— Il a été victime d'une agression et je suis venue à son secours. Ensuite, je l'ai aidé à rentrer parce que je ne voulais pas l'abandonner dehors dans cet état.

Mon regard passait sans arrêt du fauteuil au paquet de muscles – je parle du type dont le boxer couvrait à peine un tiers de ses cuisses.

— Agressé ?

Il avait répété le mot en haussant un sourcil, la tête haute. Je reconnus la mimique du mec furieux qui fait de son mieux pour le cacher sans y parvenir – j'agace souvent les gens, en particulier ma mère, ce qui me donne une certaine expérience en la matière. J'aggravai probablement les choses en précisant :

— Devant la maison.

Ses épaules parurent doubler de largeur et il serra les poings, ce qui attira mon attention sur ses biceps saillants. Impossible de me faire une idée de son âge... mais c'était très secondaire.

— On l'a tabassé dehors sur la pelouse ? demanda sèchement l'inconnu en boxer, en bombant le torse et en avançant son menton barbu.

Pourquoi avais-je l'impression d'être une gamine qui moucharde à son papa ?

— Euh... oui.

L'ours mal léché poussa un grognement exaspéré. Ça ne devait pas lui plaire que je raconte sa vie. D'un autre côté, comme il n'était pas en état de faire trois pas tout seul, je n'avais pas à craindre de représailles.

Le biceps du type en boxer parut encore plus impressionnant quand il leva une main – très grande – pour se gratter la tête.

— Qui ? demanda-t-il.

Il avait vraiment une voix éraillée, et j'eus la sensation que ce n'était pas parce qu'il avait la crève, comme moi, ni parce qu'il était encore endormi.

— Qui quoi ? articulai-je lentement en réfléchissant au meilleur moyen de mettre fin à cette conversation.

— Qui a fait ça ?

Il croyait que j'avais demandé leur nom et leur adresse aux agresseurs ou quoi ? Je haussai les épaules, de plus en plus mal à l'aise. *Tire-toi, Diana*, m'avertit une petite voix dans ma tête.

— C'est pas tes oignons, murmura Ours-Mal-Léché d'un ton hostile mais qui avait perdu de son mordant.

L'idée me traversa de nouveau qu'il souffrait peut-être de lésions cérébrales.

— Ils étaient trois, balbutiai-je.

— Devant cette maison ? demanda le type en boxer, l'index pointé vers le sol.

J'acquiesçai.

Il y eut un moment de silence, puis :

— Je vais te tuer, marmonna le type en boxer d'une voix basse et sifflante en tournant la tête vers le fauteuil inclinable.

Il avait recommencé à serrer les poings, comme s'il était prêt à cogner. Je jetai un regard oblique du côté de la porte, fis un pas en arrière, puis deux. Et enfin, je lâchai :

— Bon, ben je vais y aller. À votre place, je consulterais un médecin. J'espère que vous vous rétablirez vite...

Le type en boxer reporta son attention sur moi. Un soupir tremblotant s'échappa de sa poitrine, il relâcha les poings et battit des paupières.

— Qui êtes-vous ?

Je n'ai pas pour habitude de donner mon adresse à des étrangers, mais je ne pouvais pas lui répondre que j'arpentais la ville pendant la nuit, tel Batman, pour éradiquer le crime en ce bas monde. J'étais juste une idiote qui ne pouvait pas s'empêcher de porter secours à son prochain. De toute façon, au moins l'un des deux vivait dans cette maison, donc ça ne servait à rien de cacher où j'habitais.

— Je viens d'emménager en face.

L'homme en boxer au visage anguleux me dévisagea d'un air songeur, comme s'il essayait de déterminer si je mentais ou pas. Mais à mon avis, il put seulement lire sur mon visage que je regrettais l'attitude chevaleresque qui m'avait fourrée dans ce guêpier.

L'ours mal léché sur son fauteuil paraissait toujours aussi mal en point, mais il n'était plus seul ; je pouvais donc partir. Certes, l'autre avait l'air furieux contre lui, mais il y avait probablement un gros passif entre eux. On ne dit pas à quelqu'un « je vais te tuer » s'il ne vous a pas poussé à bout un certain nombre de fois. Je savais de quoi je parlais. De toute façon, ça ne me concernait pas. J'avais fait mon devoir, il était temps que je m'éclipse.

— Eh bien, bon rétablissement et bonsoir, lançai-je.

Je sortis sans leur laisser le temps de me répondre – je pris conscience plus tard que je n’avais pas eu l’honneur de connaître leurs noms. Ces deux-là n’avaient pas l’air fréquentables et je n’étais pas pressée de les revoir. Je regrettais presque d’être intervenue. J’espérais que ça ne me reviendrait pas en pleine figure comme un boomerang.

À présent, l’adrénaline était retombée et la fatigue me rattrapait. Je ramassai la batte de Josh au passage et traversai la rue en me demandant vaguement pourquoi ce type s’était fait tabasser – tout en sachant que je n’avais aucune chance de le deviner. Comme j’arrivais près de ma maison, j’aperçus une silhouette menue plantée derrière la porte moustiquaire, vêtue d’un tee-shirt trop petit et d’un slip, les mains sur les hanches.

— Lou, mais qu’est-ce que tu fais là, pu... rée ? m’exclamai-je en levant les bras.

À son sourire, je compris qu’il savait parfaitement qu’un vilain mot avait failli m’échapper. Bien sûr qu’il le savait ; ce mot, il le connaissait. Autrefois, mon frère l’employait à tout bout de champ, à croire que c’était le prénom de son troisième enfant. Une fois de plus, je ne pus m’empêcher de penser que mes parents ne lui avaient jamais reproché ses écarts de langage devant les enfants. *Tiens donc...*

— Je me demandais où tu étais, Bouton d’Or, répondit Lou en m’ouvrant la porte.

Ma colère fondit comme neige au soleil. Ce petit futé savait comment m’amadouer. J’ouvris la porte moustiquaire et me penchai pour le prendre dans mes bras. Il grandissait trop vite et ne tarderait pas à me dire qu’il était trop vieux pour être porté. Je préférais ne pas trop penser à l’avance au jour où ça se produirait, parce que j’étais certaine de finir enfermée dans la salle de bains avec une bouteille de vin, à pleurnicher.

Tout en le faisant rebondir dans mes bras, je lui embrassai la tempe.

— Je me suis assurée que le voisin allait bien. Retournons nous coucher, d'accord ?

Il acquiesça contre ma bouche. Son corps était déjà tout relâché.

— Alors, il va bien ?

— Oui, ne t'inquiète pas, répondis-je.

C'était un petit mensonge, mais que pouvais-je lui dire d'autre ? « J'espère qu'il ne va pas mourir dans la nuit d'une hémorragie interne » ? Sûrement pas.

— Allez, au lit, mon Loulou !

— Diana ! appela ma mère depuis la cuisine.

J'étais avec mon père, en train de poser l'écran plat de la télévision sur le meuble multimédia qu'il venait d'assembler avec mon aide – si l'on peut dire, car mon rôle s'était borné à lui tendre des vis, des outils et sa bouteille de bière. Avant ça, il avait ménagé pour Mac une grande ouverture à battant dans la porte de la cuisine.

Je n'étais pas très bricoleuse, et les cinq jours épuisants que je venais de passer ne faisaient pas de moi une bonne assistante. En même temps que mon propre déménagement, j'avais dû assumer celui du salon de coiffure dans lequel je travaillais. La veille, j'avais aidé à repeindre le nouveau local, et ça avait pris douze heures. Mais j'avais tenu à profiter du fait que les garçons passaient quelques jours dans leur famille maternelle pour demander à mes parents de m'aider à avancer l'installation de la maison.

— ¿ *Sí, Ma ?* répondis-je en espagnol tandis que mon père haussait les sourcils en faisant mine de porter un verre à ses lèvres – le code universel pour réclamer une bière.

Je lui répondis d'un signe de tête et contemplai avec un serrement de cœur les rides autour de ses yeux et les plis amers autour de sa bouche. Il était l'unique élément masculin stable de ma vie et comptait beaucoup pour moi.

Depuis la mort de Rodrigo, il avait pris un coup de vieux, tout comme ma mère. Ça me faisait mal de constater à quel point ils avaient décliné en l'espace de deux ans.

— Viens, j'ai cuisiné des *polvorones*¹ pour que tu en offres à tes voisins, répondit-elle en espagnol.

Le ton ne laissait aucune place à la discussion, et j'eus du mal à retenir un gémissement exaspéré. Pourquoi n'avais-je pas flairé plus tôt le piège ?

— Mais non, maman, je ne suis pas tenue de leur offrir quoi que ce soit, rétorquai-je, tandis que mon père ravalait avec peine un petit rire devant le comique de mon expression outrée.

— ¿ *Cómo que no ?*

« Comment ça, non ? » Ma mère était plutôt vieux jeu, et ce n'était rien de le dire. Quand j'avais quitté la maison, ça avait fait un drame – un peu comme si j'étais tombée enceinte à seize ans dans les années 1930 au Mexique. Ça faisait déjà dix ans, mais tout ce qui lui rappelait que je ne vivais plus sous son toit provoquait chez elle des réactions excessives. Elle ne plaisantait pas avec ses principes.

Elle était vraiment la seule personne à aller frapper à la porte de ses voisins quand elle arrivait dans un quartier, au lieu d'attendre qu'ils se présentent. Par ailleurs, elle n'avait pas l'air de comprendre que les gens se méfiaient des plats cuisinés par un étranger, car rien ne prouvait qu'ils ne contenaient pas de la cocaïne ou n'étaient pas porteurs de la maladie du charbon. Mais je ne me fatiguai pas à lui opposer ces arguments, car elle les aurait balayés d'un revers de la main.

— Ce n'est pas la peine, *mamá*, je t'assure. J'ai déjà fait la connaissance des deux familles qui habitent juste à côté. Je t'en ai parlé, tu te souviens ? Ce sont des gens adorables.

1. Spécialité sucrée très friable. (*N.d.T.*)

— Tu dois sympathiser avec *tous* tes voisins, poursuivait-elle. On ne sait jamais, tu peux avoir besoin d'eux.

Elle ne lâcherait pas le morceau ; j'allais devoir céder.

Je contemplai rêveusement l'écran de télévision. Chaque fois qu'elle recommençait avec sa tyrannie du « correct », j'avais l'impression de redevenir une petite fille à sa merci. Ça me rendait dingue à l'époque, et c'était toujours le cas aujourd'hui. Malheureusement, je n'avais pas encore appris à lui dire « non ».

Du coin de l'œil, je vis que mon père sortait des DVD d'un carton et les rangeait dans les étagères du meuble multimédia – un prétexte pour avoir l'air occupé et ne pas se mêler de notre discussion. Le lâche.

— Viens les chercher. Ils sont meilleurs quand ils sont encore chauds, insista-t-elle.

Je poussai un énorme soupir et levai les yeux au plafond pour réclamer au Ciel de la patience... des trésors de patience.

— Diana ?

L'espace d'un instant, je crus que j'allais taper du pied.

Résignée à l'inévitable, je me dirigeai vers la cuisine, la pièce la plus rétro de la maison. La teinte chêne des placards était délavée – bon, au moins c'était du bois plein –, les joints jaunis du plan de travail carrelé semblaient dater d'avant la guerre du Vietnam... Mon père m'avait déjà proposé de s'en occuper, avec l'aide de mon oncle, mais il y avait plus urgent que les placards. Je devais d'abord décaper le carrelage du sol et remplacer les appareils laissés par les anciens propriétaires. La clôture du jardin avait également besoin d'être réparée par endroits... mais chaque chose en son temps. Je finirais par venir à bout de tout ça... un de ces jours.

— Diana ? appela de nouveau ma mère, qui ne s'était pas aperçue que je l'avais rejointe.

Quand elle se mettait à jouer les despotes, elle devenait redoutable. Elle n'était pourtant pas très impressionnante

physiquement. C'était une petite femme de 1,50 mètre tout au plus, assez corpulente, avec une crinière brune parsemée de mèches argentées qu'elle brossait simplement en arrière. Elle était très typée, plus que moi, avec une peau très mate. Ayant pris du côté de mon père, je ne lui ressemblais pas. J'avais par contre hérité de son obstination. Pour être honnête, je devais reconnaître que c'était également d'elle que je tenais mon tempérament affectueux.

— Je suis là, répondis-je.

Elle avait déjà devant elle une pile de boîtes Tupperware. Mais d'où avait-elle bien pu les sortir ? La moitié des miennes n'avaient plus de couvercle.

— Tu veux que je t'accompagne ? proposa-t-elle en me jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

— *Está bien*, je n'en ai pas pour longtemps, m'empressai-je de répondre.

Petite, quand j'allais vendre aux voisins des gâteaux pour mon groupe de scouts, elle me suivait à distance, de manière à pouvoir intervenir en cas de problème. Ça m'agaçait prodigieusement, mais à présent que j'avais moi aussi des enfants à charge, je comprenais... sauf que je n'étais plus une enfant.

Déjà que je n'avais pas envie de me taper cette corvée...

— Arrête de faire cette tête, gronda-t-elle en plissant ses yeux noirs. Tu veux qu'ils t'apprécient, non ?

Bon sang... Et dire que je me demandais d'où me venait ce besoin maladif de me sentir aimée !

Pendant qu'elle répartissait les boîtes dans deux sacs en plastique, j'apportai sa bière à mon père. Puis j'allai chercher les *polvorones* et me dirigeai vers la porte d'entrée. Au passage, je tirai les cheveux de mon père qui finissait de serrer une vis du meuble multimédia. Il laissa échapper un « ouille » d'une voix rauque. C'était un petit jeu entre nous.

Je partis donc – mais alors, *pas du tout* en traînant les pieds – en commençant par mes deux voisins mitoyens. Le jeune couple était absent, mais le couple âgé me remercia vivement, même si j'étais à peu près sûre qu'aucun des deux n'avait la moindre idée de ce qu'étaient des *polvorones*. Je parvins à ne pas rire en voyant que ma mère avait agrafé ma carte de visite aux couvercles rouges des boîtes, avec un post-it sur lequel elle avait tracé de son écriture penchée « de la part de votre voisine du 1223 ». Elle avait mis un vieux marqueur de Louie dans le sac, au cas où je voudrais ajouter quelque chose. J'étais toujours en train de deviser poliment avec le respectable couple âgé quand je remarquai du coin de l'œil une voiture rouge qui s'arrêtait devant la maison de l'ours mal léché, mais je n'y prêtai pas attention. Sa vie ne me concernait pas.

Après avoir pris congé, je traversai la rue pour me diriger vers les maisons d'en face, en commençant par celle de gauche. Comme personne ne vint m'ouvrir, je laissai mes petits gâteaux sur le seuil.

La maison suivante était un pavillon rose que j'avais tout de suite remarqué car il était le plus beau du quartier. Je n'avais pas encore vu ses occupants et la vieille Buick qui stationnait devant n'avait jamais bougé, du moins pas à ma connaissance. Les parterres de fleurs étaient impeccables, avec une telle variété de végétaux que j'aurais été incapable de tous les nommer. L'ensemble du jardin était d'ailleurs extrêmement étudié, depuis les vasques en pierre jusqu'aux nains en céramique dissimulés dans les massifs de fleurs – on aurait dit un décor de magazine. Je gravis les marches de béton en regardant autour de moi, histoire de piquer des idées car je comptais bien embellir mon jardin quand j'aurais le temps et l'argent – c'est-à-dire pas avant que Josh ait l'âge d'aller à l'université. Il n'y avait pas de sonnette, je toquai donc contre la plaque de bois installée près de la petite vitre ménagée au centre de la porte.

— Qui est-ce ? demanda de l'autre côté du battant une voix de femme âgée, aiguë, presque grinçante.

— Votre nouvelle voisine, Diana, répondis-je en reculant d'un pas. Je viens d'emménager en face.

— Dia quoi ? demanda la femme.

J'entendis le déclic de la serrure et le battant s'entrouvrit sur une tête surmontée d'une touffe de cheveux d'un blanc immaculé, presque transparents.

— Diana Casillas, je suis votre nouvelle voisine, répétai-je en souriant au visage pâle et fripé qui venait d'apparaître.

Je vis cligner une paire d'yeux atteints de glaucome, puis le battant s'ouvrit en grand. Une femme encore plus petite que ma mère – et plus mince – se montra dans une robe de chambre rose.

— Ma nouvelle voisine ? demanda-t-elle en clignant de nouveau ses yeux laiteux. Celle qui a deux garçons et un chien ?

Si on se fiait à ses yeux, on aurait pu croire qu'elle n'y voyait rien, mais elle savait que je vivais avec deux garçons, et elle avait même remarqué notre Mac, donc, d'une manière ou d'une autre, elle s'arrangeait pour se tenir au courant de ce qui se passait autour d'elle.

— Oui, madame. Je suis venue vous apporter des petits gâteaux.

— Des gâteaux ? J'adore les gâteaux ! s'exclama-t-elle en mettant des lunettes sur son nez délicat.

Elle tendait déjà vers moi son autre main, toute menue et parcourue de grosses veines.

— Des gâteaux mexicains, expliquai-je en sortant une boîte de mon sac en plastique.

Le sourire s'effaça aussitôt de son visage.

— Vous êtes mexicaine ? demanda-t-elle en plissant les yeux comme si elle essayait de déterminer la nuance de ma peau.

Un désagréable petit picotement au niveau de la nuque me fit hésiter.

— Oui... ?

Mais pourquoi avais-je répondu comme si je posais une question ? J'étais mexicaine, ce n'était un secret pour personne. Je ne pouvais pas vraiment le cacher.

Les petits yeux de la vieille s'étrécirent encore et ça ne me plut pas beaucoup.

— Vous avez le type mexicain, mais pas du tout l'accent.

L'indignation me chatouilla la gorge et je sentis mes joues devenir brûlantes. J'avais vécu toute ma vie dans des villes où des gens d'origines diverses se côtoyaient sans problème et n'étais pas habituée à ce que l'on prononce le mot « mexicain » sur ce ton. Ne savait-elle donc pas que la meilleure nourriture de la planète venait du Mexique ?

— Je suis née à El Paso et j'y ai passé mon enfance.

Elle marmonna une sorte de « hm hm », comme si elle ne me croyait pas, et haussa ses sourcils clairsemés. Mes amygdales me chatouillaient. J'avais de plus en plus chaud au visage.

— Pas de mari ?

Qu'est-ce que c'était, un interrogatoire de la CIA ? Pour commencer, elle me parlait sur un ton désobligeant, et ensuite une question sur mon mari... Je n'avais pas de mari et elle avait vu Josh et Louie ; je savais déjà ce qu'elle allait en conclure.

— Non, madame, répondis-je avec un calme qui me surprit moi-même, en m'accrochant à deux mains à ma fierté.

Les deux fines lignes argentées de ses sourcils grimperent encore d'un cran.

Je décidai de m'éclipser avant d'avoir à affronter une autre question désobligeante, mais lui adressai un

sourire – en me demandant si ça en valait bien la peine, parce qu'elle ne le voyait peut-être pas.

— Je suis ravie d'avoir fait votre connaissance, euh...

— Vous pouvez m'appeler mademoiselle Pearl.

— Entendu, mademoiselle Pearl. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, surtout n'hésitez pas. (Je me serais bien passée de lui faire cette offre, mais c'était l'usage.) Je travaille beaucoup, mais en général je suis chez moi le dimanche. Vous trouverez mon numéro de téléphone sur ma carte de visite, ajoutai-je en poussant le Tupperware contre ses mains, qu'elle tenait jointes devant elle.

Elle le prit, l'air décontenancé.

— Ravie d'avoir fait votre connaissance, répétei-je en reculant d'un pas.

Elle plissait encore les yeux ou je me faisais des idées ?

— Tout le plaisir était pour moi, mademoiselle Cruz.

Cruz... J'accusai le coup en silence.

— J'espère que ces gâteaux mexicains seront bons, conclut-elle d'un ton qui signifiait qu'elle n'y croyait pas trop.

Un soupir coincé dans la gorge, je m'empressai de descendre les marches et passai à la maison suivante. Personne n'ouvrit, ce qui n'avait rien de surprenant car nous étions mardi et que la plupart des gens devaient travailler. Il me restait à présent une dernière boîte à livrer... là où j'avais empêché un massacre et vu un type en sous-vêtements.

J'aurais préféré être damnée plutôt que de subir les foudres de ma mère en me présentant devant elle sans avoir distribué tous ses *pólvorones*. J'aurais pu m'en débarrasser ou les cacher, mais ma dignité me l'interdisait.

Je me résignai donc.

La Chevy rouge que j'avais remarquée en parlant au couple âgé était toujours là. Depuis l'épisode de la bagarre, je n'avais pas vu de voiture dans l'allée de cette

maison, mais une berline rouge ne me semblait pas correspondre au genre de véhicule qu'aurait pu conduire l'un des deux hommes.

J'hésitai un instant, puis tâchai de me raisonner. Ma mère m'attendait à la maison et, si je rentrais avec cette boîte, j'allais en entendre parler toute la soirée. Pire, elle pouvait décider de l'apporter elle-même. *Quand cesserai-je enfin d'avoir peur d'elle ?*

Je continuai donc d'avancer sur le trottoir, en balançant les biscuits à bout de bras. En passant, je jetai un coup d'œil intrigué à la Chevy, puis remontai l'allée. Cette maison ressemblait à la mienne, en plus soignée... sauf que dedans, c'était l'horreur.

Je frappai à la porte, mais n'obtins pas de réponse. Aucun bruit ne filtrait depuis l'intérieur. Je sonnai. Toujours rien. Je déposai ma boîte sur le paillason en arrachant ma carte de visite du couvercle pour ne laisser que le post-it et remerciai le Ciel de m'avoir épargné une rencontre avec ce voisin – et avec son ami, son colocataire, ou qui qu'ait été l'autre type. Je n'avais aucune envie de me présenter chez ces deux-là deux jours après l'épisode de la bagarre, au risque de passer pour la voisine pot de colle qui vient voir discrètement ce qui se passe.

— Hé ! appela une voix féminine.

Une femme brune se tenait à présent près de la berline rouge. Je la dévisageai, les sourcils froncés.

— Oui ? répondis-je en plissant les yeux car le soleil m'aveuglait.

— Vous savez si Dallas vit ici ?

— Dallas ?

Je fis la grimace. Qu'est-ce qu'elle racontait ? On était à Austin.

— Dallas, répéta lentement la femme, comme si elle s'adressait à une demeurée.

Elle n'avait pas l'air bien futée.

— Vous voulez dire Austin ?
— Non, Dallas. D, A, L...
— Merci, je sais écrire Dallas, interrompis-je. Vous parlez d'une personne ?

Ça ne pouvait être que ça.
Tout en pinçant ses lèvres du même rouge que la voiture, elle acquiesça.

Au temps pour moi.
— Je ne connais personne qui s'appelle Dallas, répondis-je d'un ton aussi sec que le sien.

Dallas... c'est quoi ce nom ?!

— À peu près cette taille, yeux noisette, brun...
Comme je la contemplais fixement sans rien dire, elle se tut. Sa description pouvait correspondre à celle de la moitié des hommes de la planète, et notamment à celle des deux que j'avais vus dans cette maison. Celui que j'avais ramassé sur la pelouse était plutôt châtain clair, mais certains appellent ça brun.

De toute façon, comment aurais-je pu savoir duquel des deux elle parlait, puisque je ne connaissais pas leurs noms ? Et si c'était de l'ours mal léché, je ne voulais pas être encore mêlé à sa vie. Ce type-là attirait le genre d'embrouilles que je préférais éviter. Quant à l'autre... pareil, je ne voulais pas le fréquenter, même s'il avait un corps de rêve.

— Mais vous habitez le quartier, non ? insista-t-elle d'un ton sarcastique qui réveilla mon caractère colérique aussi sûrement qu'une sirène d'alarme.

J'avançai dans l'allée en me mordillant l'intérieur de la joue. Non, je n'allais pas me disputer devant chez moi moins de deux semaines après avoir emménagé. J'espérais habiter ici un certain temps et devais donc soigner ma réputation. Mais on ne se refait pas, et ce fut d'un ton peu amène qui traduisait très exactement mes pensées que je répondis :

— Oui, j'habite le quartier, mais pas depuis longtemps, *désolée*.

Il me sembla qu'elle n'appréciait pas, parce qu'il y eut un temps de silence, puis je l'entendis soupirer.

— Écoutez... pardon d'avoir insisté, mais... j'ai appelé ce salaud toute la journée et il ne me répond pas. J'ai entendu dire qu'il habitait là.

Je haussai les épaules, un peu radoucie par ses excuses. Même si mon voisin s'appelait Dallas, Wichita ou San Francisco, je n'en savais rien et je ne connaissais aucun Dallas. Je tentai de me souvenir des traits de l'ours mal léché, mais n'obtins que l'image d'un visage affreusement tuméfié me contemplant depuis le fauteuil incliné.

— C'est possible, mais je ne connais pas de Dallas.

La femme baissa la tête en poussant un soupir appuyé. Je me trouvais à présent tout près d'elle, suffisamment pour voir ses traits. Elle devait être plus âgée que moi, mais elle était vraiment jolie. Elle avait un visage ovale, impeccablement maquillé, et portait des vêtements moulants sur un corps tout en courbes que n'importe qui aurait trouvé harmonieux. Autrefois, je me maquillais et je me faisais un brushing pour aller à la supérette du coin. À présent, je ne me donnais plus cette peine, sauf pour aller au boulot ou si je sortais dans un endroit où je savais qu'on prendrait des photos.

— Je comprends, ma chérie, répondit l'étrangère. Merci.

Et là-dessus, elle remonta dans sa voiture.

Ma chérie ? Elle était plus âgée que moi, mais pas à ce point-là !

L'espace d'un instant, je me demandai si Dallas était le type qui s'était fait tabasser ou l'autre, le plus grand des deux, celui qui était tellement sexy. Puis je m'empressai de refouler ma curiosité. J'avais d'autres chats à fouetter que ce voisin et son supposé copain. De retour chez moi,

je trouvai mes parents dans le salon en train d'accrocher des photos encadrées.

Bien entendu, à la seconde où je fermai la porte, ma mère soupesa du regard les sacs en plastique que je tenais à la main.

— Tu as tout distribué ?

Je froissai les sacs dans mon poing pour lui montrer qu'ils étaient vides.

— Oui, comme tu peux le constater.

Elle dodelina de la tête en affectant un air moqueur, comme pour dire : « Voilà, ce n'était pas la mer à boire. Ne fais pas cette tête. »

Je laissai traîner sur mon visage un petit sourire ironique – une modeste provocation.

Nous travaillâmes côte à côte en paix durant les heures suivantes, à accrocher des photos et les tableaux de ma meilleure amie que j'avais accumulés au cours des années. Mes parents ne firent aucun commentaire quand je sortis les photos de Drigo et Mandy des cartons. Je tenais à ce que les garçons se souviennent de leurs parents, alors pas question de fourrer leurs portraits dans une boîte sous prétexte de leur éviter une bouffée de tristesse chaque fois qu'ils les verraient. Je surpris quand même à un moment donné mon père en train de contempler avec une expression intense la photo de ma remise de diplôme de fin d'études secondaires, où toute la famille était réunie.

Mes parents se refusaient obstinément à évoquer mon frère.

Parfois, quand j'avais vraiment le blues, quand tout mon être le réclamait et se révoltait à l'idée de ne plus jamais le revoir, ça m'aurait fait du bien de parler de lui avec eux. Mais j'avais appris récemment que chacun gérait son deuil à sa façon – et sa vie en général.

Ma mère parvint à nous concocter un dîner décent avec les maigres ingrédients qu'elle trouva dans mon

frigo. Nous mangeâmes rapidement, puis mes parents décidèrent qu'il était temps pour eux de rentrer. Ils habitaient à une heure de route, à San Antonio, où ils s'étaient installés récemment pour se rapprocher d'un de mes oncles paternels. Une fois seule, je terminai de sortir mes vêtements des cartons pour les suspendre.

J'étais dans ma chambre et venais d'enlever mon jean quand on sonna à ma porte.

— Une seconde ! criai-je en attrapant le premier short qui me tombait sous la main.

Je me dirigeai vers la porte en me dandinant pour l'enfiler. Mon père avait dû oublier quelque chose – sans doute son portable, qu'il laissait toujours traîner.

— ¿ *Papá* ? appelai-je en déverrouillant la serrure.

— Je ne suis pas votre père, répondit une voix masculine au timbre profond.

Pardon ?

En effet, ce n'était pas mon père qui se tenait derrière la porte sous la lumière du porche, les mains enfouies dans les poches d'un jean taché. C'était l'homme au boxer noir, celui que j'avais vu dans la maison de mon voisin – le brun aux gros biceps.

Pour une surprise, c'était une surprise... Cette fois, il était habillé et n'avait pas la tête revêche et endormie du type qu'on réveille en pleine nuit pour lui annoncer une mauvaise nouvelle. Je lui donnais entre trente et quarante ans, plutôt plus proche des quarante. Je battis des paupières et lui adressai un sourire gêné.

— Vous avez raison. Mon père est beaucoup plus petit que vous.

Et il pesait aussi trente kilos de moins.

Ce type était un géant, il mesurait au moins 1,90 mètre. J'étais sortie une fois avec un mec de cette taille – entre parenthèses, un sacré con – mais cet homme était plus baraqué. Le tissu de son tee-shirt noir était si tendu

qu'on se demandait si les coutures n'allaient pas craquer. Il avait les épaules larges, un torse puissant, des bras musclés et veineux. Son visage n'était pas vraiment beau, mais des pommettes marquées, un nez droit et une mâchoire carrée lui donnaient un certain caractère. Dans l'ensemble, il était agréable à regarder – très agréable, même.

Et d'ailleurs, je ne m'en privais pas.

Il agita une boîte en plastique – rouge, celle de mes *polvorones* – et je pris soudain conscience que je le jaugeais de la tête aux pieds depuis une bonne minute.

Merde. Il avait sûrement remarqué que je le reluquais, mais tant pis, c'était trop tard. De plus, il m'avait semblé surprendre de son côté un regard oblique vers mes seins, mais je n'en aurais pas juré. Je calai une main sur ma hanche et lui adressai un grand sourire en le regardant droit dans les yeux. Ces derniers étaient de la couleur de la forêt, dont les tons sont bruns, dorés et verts. Je n'avais jamais vu d'aussi beaux yeux, après ceux de Louie, bien sûr. Je me demandais toutefois pourquoi il était là.

— Je peux faire quelque chose pour vous ?

Il éleva l'une de ses grandes mains et agrippa le col de son tee-shirt noir, ce qui dévoila un bout de peau tatouée à la base de son cou.

— Je suis venu vous remercier pour l'autre soir. (Sa voix grave et rauque était parfaitement en accord avec son physique d'homme de main.) Et vous dire que j'avais beaucoup apprécié votre intervention.

Je dus faire un effort pour me concentrer sur son visage, et pas sur le bout de peau tatouée qui dépassait de son tee-shirt.

— Vous n'avez pas à me remercier à la place de votre ami...

— Mon frère, m'interrompt-il.

Son frère ? Le crétin qui s'était fait tabasser était son frère ? Maintenant qu'il le disait, ils étaient très grands tous les deux et... OK... son frère... voilà qui expliquait le « je vais te tuer ». Je haussai une épaule.

— C'est très aimable de votre part de vous être déplacé, mais c'est à lui de me remercier s'il...

— Aucune chance.

Il me balaya de nouveau du regard de ses incroyables yeux noisette, et je me souvins que je n'étais pas maquillée et que je devais encore avoir deux rougeurs sur le front pour m'être pressé des points noirs la dernière fois que j'étais passée devant le miroir de la salle de bains.

— Mais en tout cas, j'ai apprécié votre intervention, insista-t-il.

Comme je continuais à le dévisager fixement, ses narines frémissaient et il se redressa de toute sa hauteur avec une drôle de moue. L'insistance de mon regard le mettait mal à l'aise, mais il aurait sûrement été encore plus gêné si j'avais reluqué ses biceps pour tenter d'évaluer combien il était capable de soulever.

Il haussa les épaules, un peu trop ostensiblement pour que le geste soit spontané.

— Je suis vraiment désolé de ce qui s'est passé, reprit-il. Il n'a pas à ramener ses problèmes dans mon quartier.

Je battis des paupières.

— En effet. Ce serait mieux que ça ne se reproduise pas.

— Vos enfants habitent avec vous ? demanda-t-il soudain, ses beaux iris toujours rivés sur les miens.

Personne ne m'avait jamais regardée aussi longtemps droit dans les yeux, et je n'aurais pas su dire si ça me plaisait ou pas. J'avais de toute façon un problème plus crucial à résoudre : répondre à sa question. Elle semblait sans arrière-pensées, mais la formulation était quand

même un peu décalée. Il avait dû me voir avec les garçons.

Je plissai les yeux. Il fit de même.

Ma mère disait toujours qu'on en apprend beaucoup sur quelqu'un rien qu'en regardant ses yeux. Une même bouche peut prendre des tas de formes, mais les yeux sont le miroir de l'âme et des secrets honteux. Si seulement j'avais pu tenir compte de ça quand j'avais rencontré mon ex, ça m'aurait évité des déboires. Mais j'avais été aveugle – aveugle et stupide.

Ça m'avait servi de leçon.

Le regard de mon voisin n'avait rien de diabolique, mais je poussai quand même le battant de quelques centimètres, plus par réflexe qu'autre chose. Il m'était arrivé trop souvent de me tromper sur un homme. Je n'avais pas le droit de l'oublier, surtout maintenant que j'étais responsable de deux petits garçons.

À la question concernant les enfants, je répondis « oui ». Josh et Lou vivaient avec moi, et ils étaient en un sens mes enfants. Ils n'étaient pas sortis de mon ventre, mais ça ne changeait rien. Ce type allait en déduire que j'étais mère célibataire, mais ça m'était égal. J'étais une tante célibataire, une gardienne esseulée. Ça revenait au même.

Il accueillit ma réponse d'un lent mais vigoureux hochement de menton qui attira mon attention sur sa bouche sensuelle.

— C'est un quartier tranquille, ils y seront en sécurité. Je vous promets que ce qui s'est produit l'autre soir ne se reproduira pas.

Ses pattes-d'oie et les grandes parenthèses autour de sa bouche semblaient indiquer qu'il souriait souvent mais, pour l'instant, je n'avais pas eu le loisir de vérifier cette hypothèse. S'il était de nature joyeuse et avenante, il ne le manifestait pas avec moi, pas plus aujourd'hui que la première fois.

Mais il avait quand même l'air d'un brave type. Après tout, il était venu pour s'excuser.

Je haussai les épaules.

— Merci en tout cas de... prendre la chose à cœur.

« Prendre la chose à cœur » ? Sérieusement, Diana...

— Je tenais simplement à vous remercier, s'empresstait-il de répondre, comme s'il voulait me signifier par là que c'était tout à fait normal et qu'il ne prenait pas « la chose à cœur ».

Il secoua la boîte en plastique des *polvorones*.

— Et il fallait que je vous rende ça avant de le perdre dans mon bazar...

— Merci.

Seigneur... Il avait déjà mangé les *polvorones* que je venais à peine de déposer ? Je prenais la boîte en me demandant comment il avait pu ingurgiter autant de sucre en un laps de temps aussi court, quand une de ses phrases me revint en mémoire.

« Ramener ses problèmes dans *mon* quartier. »

— Il vit avec vous, votre frère ?

— Je l'héberge temporairement. C'est moi qui habite ici.

Ah... c'était donc *lui* mon voisin. Ce grand mec musclé, bronzé et tatoué jusqu'aux coudes était mon voisin. Je me surpris à l'imaginer en train de tondre sa pelouse torse nu. Ça devait être un beau spectacle.

Je préférais en tout cas l'avoir comme voisin plutôt que l'autre. Bon, il n'était pas vraiment chaleureux, mais au moins il n'était pas un grossier personnage. Il était même très bien élevé, en réalité. La preuve : il m'avait rapporté le récipient de ma mère. Même moi, je n'en aurais pas fait autant. Ceux qui me connaissaient bien ne me prêtaient rien.

— Je croyais que... peu importe. Je suis donc votre voisine, Diana. Ravie de faire votre connaissance.

Il battit des paupières et je vis passer dans son regard une lueur d'hésitation, comme s'il se méfiait – de quoi,

on se le demande –, puis il me tendit la main, et là je remarquai...

Une alliance.

— Dallas, annonça-t-il, le visage sérieux, un pli entre les sourcils.

Sa poigne de main était ferme.

Dallas... *Dallas*.

OK ! C'était lui que la femme à la voiture rouge cherchait tout à l'heure. Son Dallas existait pour de bon. Elle n'était pas débile.

Il était marié, et une femme qui ne semblait pas très sûre de son adresse le cherchait dans son quartier. Mouais... c'était quand même louche. Mais ça ne me regardait pas.

Après avoir récupéré ma main, je la calai sur ma hanche et tentai de nouveau un sourire naturel.

— C'était un plaisir de faire votre connaissance, Dallas. Sincèrement. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas. Vous serez toujours le bienvenu.

Il battit des paupières et j'eus la sensation d'avoir commis un impair, mais il se borna à dire :

— C'est noté. À un de ces quatre.

Je parvins à ne pas reluquer ses fesses quand il se détourna. Il portait une alliance, il était marié : c'était tabou. On ne regardait pas les fesses d'un homme marié, et on ne s'installait pas sur son porche pour siroter une limonade quand il passait la tondeuse torse nu.
Dommage.

Je verrouillais ma porte quand j'entendis sonner le téléphone que j'avais laissé dans ma chambre. Je traversai le couloir en courant pour répondre et ne fus pas surprise de voir s'afficher à l'écran « Alice Larsen ».

— Allô ?

— *Tía*, fit la voix de Louie dans l'appareil. Je vais me coucher.